

Lè fortsès

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 33

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

» La poupée est gourmande, négligente, insubordonnée, bavarde et répondeuse.

» La petite fille (jouant le rôle de la mère) est grave, austère, absolue, quelque fois inexorable.

» Jusqu'à quatorze ans, la petite fille ne connaît d'autre amour que celui de sa poupée; mais à cet âge elle commence à préluder à ces amours au fond desquels il y a déjà un grain de coquetterie.

» Arrivée à quatorze ans, la petite fille est devenue une grande demoiselle ! »

Dancez, riez, sautez, gais enfants, l'avenir est pour vous ce qu'il est pour tous les hommes : le travail, les luttes et la mort ; le présent, c'est l'insouciance, le plaisir, les tartines de confitures et les baisers d'une mère.

ADOLPHE LARPIN.

Lè fortsès.

Lâi a fortsès et fortsès. Lè dzouvenès zzeins, se parlo dè fortsès, vont crairè que l'est dè clliào z'utis à trài fortsons que servont po fênâ. Eh bin, nefâ ! Lâi avâi lè z'autro iadzo on outra sorta dè fortsès : c'étâi duè colondès ein bou, pliantâies dein terra à cauquies pi l'ena dè l'otra, et onna travaille ào coutset avoué onna bocllie et onna corda. C'étâi l'uti qu'on servessâi po fèrè passâ l'arma gautse ào « gibier de potence » ; l'étâi mie iò on ganguelhivè lè bregands et lè larro. Ora, cein n'est perein qu'on uti à ein plièrè po clliào que s'einnouyont ein stu bas mondo ; et onco, ne sè seront dièro què dè la corda ; po lo resto, tot lào z'est bon : onna brantse, on traret, la cota de 'na porta dè grandze, et gemameint onna crosse ào bin on gros lliou.

Dè noutron teimps, lè vretabliès fortsès ont étâ reimpliachès pè lo damâ, on grand couté à dou tailleints, que lo borbau fâ passâ à rà lè z'épaulès dào lulu que dâi ètrè einmottâ, et on est su, qu'après cein, n'ia rein à recliàmâ et que tot est fini, tandi qu'avoué lè fortsès, se la corda trossavè, ào bin se lo gaillâ que passavè avâi on gottro que la fassé adzi, l'étâi sauvo se l'arrevavè su terra ein restâ ganguelhi eintrè lè niolès et pliantsi ai vatsès.

Dào teimps iò on sè servessâi dâi fortsès, on père et sè dou valets avont étâ ondanâ à lâi passâ, et tandi qn'on lè menavè, lo père teimpétavè qu'on dias-tro : « Eh, gibet dè malheu ! se fasâi ; corda dào diabli ! coffâ ! Se cé que t'a ein-tintâ t'avâi ào mein dein lo veintro ! »

— Tare, barre, ne botsivè pas.

— Câisi-vo don, se lâi fâ ion dè sè valets qu'étâi eimbétâ de l'ouèrè dinsè, se vo z'ein ètès dégottâ, n'est pas onna raison po ein dégottâ lè z'autro !

Lè dou bons vilhio.

Dou bons vilhio dè passâ quatre-vingts z'ans ti dou, sè reincontront l'autro dzo et sè mettont à djasâ on bocon. Yon dè leu sè pleignâi à l'autro dè cein que lè z'affèrès n'allâvont pas coumeint l'arâi volliu.

— T'as bin too, dè tè fèrè dào crouïo sang po cein, lâi repond l'autro ; po 'na cinquantanna d'ans que n'ein onco à vivrè, faut ètrè bin fou dè sè bailli tant dè cousons.

TROIS CŒURS D'OR.

PAR THÉOPHILE DENIS

FIN

30 décembre, six heures du matin. Mme Boudier s'est laissée glisser hors du lit, assez doucement pour ne pas éveiller son mari. Du moins elle croyait y avoir réussi. Mais il y avait beau temps que Sylvestre Boudier avait l'œil entr'ouvert. Ce n'était pas le réveil complet. Il goûtait la somnolence avec ses caressantes songeries. Dans cet état de rêvasserie, toute sa bonne petite vie défilait sous ses paupières mi-closes : existence aux tranquilles habitudes, aux ivresses paisibles, aux silencieuses accalmies, tout juste agitée comme le pendule au bercement réglé ; vie étroite quant au cercle des besoins matériels, mais large et pleine dans son horizon moral, où le cœur et l'esprit se mouvaient entre ces quatre points cardinaux : le dévouement d'une femme, l'adoration d'une fille, la saine passion des livres, le sentiment du devoir professionnel...

Un bruit, ou plutôt une musique, lui vint de la cuisine. C'était sa femme qui jouait du moulin à café. Comme tous les gens d'esprit, il aimait passionnément le café ; ses narines se dilataient pour aspirer les effluves qui se dégageaient de la poudre parfumée. Il souriait en entendant le ronron monotone du grain broyé par la dent de fer. « Voilà, se dit-il, le premier couplet de leur chant de fête. »

Bientôt Boudier surprit un va-et-vient fort animé du côté de la salle à manger. Sa fille était levée ; il n'en pouvait douter, en saisissant une interminable fusée de rires étouffés, bien que la voix basse de la mère ne fit que répéter : « Mais tais-toi donc ! pour l'amour de Dieu, tais-toi, tu vas l'éveiller ! »

Notre ami était quelque peu intrigué. « Ce n'est pas comme les autres années, observait-il, il se passe quelque chose d'extraordinaire derrière cette cloison. »

Et il entendit encore : « Là, tout est prêt, me bouge plus, je vais lui dire de se lever. »

Mme Boudier trouva son mari en train d'endosser sa robe de chambre...

Quand il entra dans la salle à manger, il crut à un incendie. Il nageait en pleine illumination. Il dut fermer ses yeux éblouis. Pensez donc : dix bougies pour le moins, sur la cheminée, au piano, sur la table, et la lampe, et le grand feu qui pétillait dans le foyer !

Dès qu'il eut recouvré l'usage de la vue, ses yeux se mirent à interroger autour de lui. Il aperçut d'abord sa femme, qui lui prit aussitôt la tête à deux mains et fit retentir

les deux plus gros baisers que mari eût jamais reçus d'une épouse.

Ce discours en valait bien un autre. Boudier n'eut pas le temps d'y répondre. Au moment où Mme Boudier le lâchait, deux bras mignons, mais serrant fort, lui enlacèrent le cou, et sur ses joues, sur ses yeux, sur son front, s'abattirent, sans qu'on les pût compter, les volées de baisers de sa Jeannette.

Pas un mot n'avait encore été dit par les lèvres ; les battements des cœurs avaient seuls parlé dans ce muet concert des tendresses de famille.

Boudier s'efforçait de retenir deux grosses larmes, qui passèrent néanmoins. Quand il les eut essuyées, il porta la vue sur la table. Elle était couverte d'une nappe bien blanche sur laquelle était disposée, à côté de la cafetière fumante, une vraie dinette d'enfants : de fines beurrées et des gâteaux variés.

Cependant un objet tranchait au milieu de la table, par sa forme singulière, parmi les éléments de cette collation. Il tirait l'œil... Que pouvait bien être cette pièce indiscernable au premier aspect?... Boudier l'examinait, portant tour à tour les yeux sur sa femme et sa fille, comme pour les interroger. « C'est bien la tapisserie que j'ai vue, il y a quelques jours, pensait-il, mais il n'y a pas là de pantoufles. »

Jeanne vint le tirer d'embarras. Prenant d'une main tremblante le mystérieux objet et le lui présentant :

— Accepte ceci, cher père, lui dit-elle d'une voix étouffée par la violence de l'émotion... Tu vois... ce n'est pas ce que tu croyais... C'est un petit sac, un étui... Ouvrè-le... regarde...

Boudier obéit machinalement.

Il ouvre, il regarde...

— Mon livre ! s'écrie-t-il.

Et il tombe sur une chaise, pâle, une main au cœur, ses lèvres remuant sans qu'un son puisse en sortir... Il va s'affaïsser.

Sa femme et Jeanne se précipitent pour le soutenir, elles l'embrassent, le supplient de revenir à lui... sa poitrine se gonfle, les sanglots montent et bientôt une vraie onnée de larmes vient apaiser cet orage...

Il avait bien vu : c'était son livre !

Il le posa sur la table ; puis s'emparant de Jeanne avec une sorte de rage subite, il fit craquer, dans sa nerveuse étreinte, les membres délicats de cette enfant.

Elle demanda grâce. Les bras de Boudier se détendirent et ses caresses devinrent plus supportables.

— Vous me ferez mourir ! murmura-t-il.

Un instant après, se retrouvant un peu plus maître de sa raison, il s'adressa à sa fille avec un accent où se mêlaient un peu de honte, un peu de regret et énormément de satisfaction :

— Alors, lui dit-il tu n'as pas de robe ?

Jeanne baissa les yeux. Le père n'avait pas assez compté avec la modestie de sa fille.

— Je n'en ai pas besoin, répondit-elle simplement ; mais comme je suis sûre que tu ne tiens pas à me faire de la peine, tu ne m'en parleras plus.

Boudier n'insista pas ; mais on eût pu remarquer que l'un de ses yeux humides clignait avec la signification que l'on sait...

Il est superflu d'expliquer au lecteur com-